

Fawaz HUSSAIN

LA PROPHÉTIE D'ABOUNA

Roman

GINKGOéditeur

Sommaire

Première partie : **Le Paris des Lumières 9**

Chapitre Un 11
Dans lequel il est question d'un drôle de Kurde qui, la tête bourrée de romans, débarque de sa Mésopotamie natale pour réaliser, à Paris, la prophétie d'un prêtre syriaque.

Chapitre Deux 33
Où Mohamed, rebaptisé Momo, s'installe chez un drôle de compatriote fou de Bruce Lee et de McDonald's et découvre par la suite des jeunes femmes à la fois si proches et parfaitement inaccessibles.

Chapitre Trois 51
Comment Momo vit les splendeurs et les misères de la vie estudiantine et rencontre, grâce aux restaurants universitaires, des Kurdes venus des quatre coins du Kurdistan.

Chapitre Quatre 63
Où le narrateur rencontre la chance de sa vie en la personne d'une charmante Tourangelle qui le guide vers le bon usage du plaisir et la parfaite possession de la langue de Balzac.

Chapitre Cinq..... 79
Dans lequel Momo atterrit à quelques pas de la maison de Balzac sous les combles d'un immeuble bourgeois et noue une grande amitié avec un samouraï originaire de la ville d'Hiroshima.

Chapitre Six..... 93
Où Momo se défait de son insouciance légendaire pour méditer sur les rouages de l'administration française et les splendeurs et les misères des gens de son entourage.

Chapitre Sept..... 109
Comment Momo devient français à part entière et fait la connaissance d'une sirène venue du Nord qui fait miroiter devant ses yeux des monts et des merveilles.

Deuxième partie : La Scandinavie des ténèbres..... 125

Chapitre Un 127
Dans lequel Eugène qui, tout frais émoulu de l'état civil français, va se geler les entrailles dans la région la plus inhospitalière de l'Europe et se perdre dans une étendue que se disputent le froid, la solitude et l'obscurité.

Chapitre Deux 141
Où Eugène se retrouve dans la Laponie des ours polaires, des élans et des rennes sauvages et rencontre un faux samouraï mâtiné de cordon bleu en cuisine asiatique et un Chtimi complètement givré.

Chapitre Trois 161
Comment Eugène reçoit un coup de queue de sa sirène nordique et tombe ensuite dans le repaire des féministes et beaucoup d'autres mésaventures de ce genre.

Chapitre Quatre..... 185
Où un couple de missionnaires protestants permet à Eugène de mettre fin aux horreurs boréales et de sauver une âme fortement endommagée par les maelströms et les tempêtes de neige du Grand Nord.

Troisième partie :
Le Paris de tous les paris..... 199

Chapitre Un 201
Où le narrateur retourne à Paris et, faisant l'état des lieux de son vieux quartier, constate l'ampleur des dégâts causés par le Temps.

Chapitre Deux 217
Qui traite des difficultés d'Eugène-Mohamed à retrouver ses illusions perdues, mais où il est surtout question d'une boucle à boucler.

Chapitre Trois 231
Dans lequel Mohamed-Eugène se rend compte qu'on ne peut pas nager deux fois dans le même fleuve et décide de faire un tour du côté de sa Mésopotamie natale pour y cultiver ses jardins suspendus et y retrouver son écriture plurimillénaire.

Première partie

Le Paris des Lumières

Chapitre Un

Dans lequel il est question d'un drôle de Kurde qui, la tête bourrée de romans, débarque de sa Mésopotamie natale pour réaliser, à Paris, la prophétie d'un prêtre syriaque.

Alors que le xx^e siècle venait d'entrer dans son dernier quart, j'atterris à Roissy-Charles-de-Gaulle à bord d'un vol de la compagnie Air France. Muni d'un passeport en règle, d'un billet aller simple et d'une volonté à abattre les montagnes, je vibraï de l'instar d'Eugène de Rastignac, mon héros préféré de *La Comédie humaine*. Je ne sortais certes pas de l'enterrement du malheureux Goriot au Père-Lachaise, mais de toute une vie de privations et de frustrations dans les sables mouvants de la Mésopotamie. À deux pas du cœur palpitant de Paris, de mon rêve le plus cher, je me répétais la fameuse phrase « À nous deux maintenant ! » quand deux policiers me demandèrent, à moi ainsi qu'au passager qui me précédait dans la file d'attente, de les suivre. Dans une cabine individuelle, un des deux me fouilla de la plante des pieds au sommet de la tête. Il examina minutieusement les objets que je venais d'acheter dans la vieille ville de Damas, en face de la mosquée des Omeyyades. Il cherchait d'éventuels doubles-fonds où j'aurais caché bombes, kalachnikovs, armes de destruction massive. Il ne trouva que foulards en soie bigarrée, étincelants

plateaux de cuivre travaillés à la main et nappes de table chargées de motifs végétaux comme on en fabrique partout en Orient. Déçu et rassuré à la fois, il me posa un chapelet de questions, sur le but véritable de mon voyage, combien de temps je comptais rester et surtout ce que je faisais avec un Palestinien dans un avion en provenance de Damas. Comme dans les films américains que j'avais vus, je levai la main droite et dis la vérité, rien que la vérité. Je ne jurai pas sur le Coran de La Mecque, ni sur la tête de ma mère, cela n'eût servi à rien car, comble de l'absurde, le *gawri* (mécréant) me faisait très peu confiance et me soupçonnait, moi, le Kurde, d'être un fedayin, un kamikaze à la solde de l'une des factions palestiniennes! Si j'aspirais à une vie, ce n'était surtout pas celle qui, après la mort en martyr, proposait un paradis d'où personne n'était revenu dissiper nos doutes séculaires. Le passager qui m'avait demandé de lui servir d'interprète afin de passer les contrôles était le cadet de mes soucis! Je ne le connaissais pas et il pouvait aller au diable avec tous les problèmes qu'il venait de me causer. Quant à la raison de mon débarquement à Paris, je ne dis rien à propos de ma préinscription à l'université de Bordeaux où je devais poursuivre mes études supérieures. Je fis un saut vertigineux dans le passé le plus ancien et racontai comment toute cette histoire avait débuté.

Un automne que j'avais six ou sept ans, mon père revint avec deux de mes demi-frères qui vivaient dans notre village natal avec leur mère et nous annonça qu'ils allaient désormais vivre avec nous en ville. Quelques jours après, il rentra du marché avec trois cartables de couleurs différentes et puisque j'étais le plus jeune, il me permit de choisir le premier. Il nous demanda de le suivre vers le centre-ville. Dans le quartier chrétien, il s'arrêta devant une porte et il frappa. Un monsieur aux cheveux noirs,

à la barbe noire, aux habits noirs, aux chaussures noires nous reçut les bras grand ouverts. Portant une grande croix en or sur la poitrine, il nous regarda de ses yeux noirs comme deux grosses olives noires et il sortit de sa poche trois bonbons qu'il nous donna. Mon père et lui parlèrent une autre langue que la nôtre, celle de notre quartier. C'était l'arabe, la langue des gendarmes et des docteurs qui venaient des grandes villes et même de la capitale pour soigner les malades. C'était aussi celle de certains chrétiens quand ils ne parlaient pas l'arménien ou le syriaque. Ce jour-là, mon père nous dit, en kurde, que le prêtre catholique allait s'occuper de nous, qu'il nous apprendrait une infinité de choses utiles dans la vie. Il nous demanda de l'appeler Abouna, c'est-à-dire « notre père » et de lui obéir. Le directeur de l'école posa sa main sur ma tête à moi, le plus jeune, et il me montra un énorme édifice surmonté d'une croix comme celle qu'il avait sur la poitrine. C'était son église et c'était ma première journée d'école. Quand mon père se dirigea vers la sortie, je le suivis, mais Abouna glissa un autre bonbon dans ma main. Il me montra le campanile de l'église et me fit tirer sur une corde. Les cloches se mirent à sonner ! Lorsque je me retournai, mon père n'était plus là et mes deux frères jouaient déjà dans la cour de récréation avec d'autres garçons et filles. Ce jour-là, je ne pouvais pas imaginer que le rôle d'Abouna allait être si décisif dans ma vie. Au bout de deux années de scolarité, lorsque je réussis à compter jusqu'à dix en français, Abouna n'en crut ni ses yeux ni ses oreilles. Persuadé que la Mésopotamie venait d'enfanter un génie de la même glaise que Victor Hugo ou Honoré de Balzac, il m'enjoignit de grandir vite. Je devais, selon lui, aller plus loin dans mon amour pour la langue française et quitter la petite ville au pied des montagnes pour Paris, la capitale

du monde! Le pays des droits de l'homme et des libertés attendait que je marque ses belles-lettres de mon sceau mésopotamien et que j'y ponde une œuvre aussi magistrale que *Les Misérables* et *La Comédie humaine*!

Le représentant de l'ordre secoua nerveusement de sa main l'espace devant son visage pour en effacer ma longue version des choses. Se tenant droit comme un manche à balai, il n'entendait pas ma plaidoirie de cette oreille. Selon lui, un Syrien et un Palestinien palabrant dans une file d'attente à l'aéroport ne présageaient rien de bon. On était à quelques années des attentats de Munich contre la délégation sportive d'Israël. Des combattants de l'organisation Septembre Noir avaient pénétré dans le village olympique et tué onze sportifs juifs. Depuis, tous les vols en provenance du Proche-Orient étaient suspectés d'exporter le terrorisme dont les Européens n'avaient nullement besoin. C'est dans ce contexte-là que je débarquai, bien décidé, du haut de mes vingt-cinq ans, à tourner la page du Proche-Orient et de la corruption galopante. Après avoir franchi la zone internationale, j'oubliai le natif de Bethléem qui n'avait pas d'ailleurs la tête ensanglantée de son concitoyen, celui qui sur sa croix geignait en araméen : *Eli, Eli, lamma sabacthani?* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?

N'ayant connu que la misère de ma région kurde, je voulais devenir un feu d'artifice dans le ciel de Paris et retomber telle une pluie d'étoiles sur ses quartiers : la Sorbonne, Saint-Germain, Montparnasse, Montmartre... J'allais réclamer ma part d'aventures et de réjouissances. Le sang battait rageusement dans ma poitrine, le désir de conquérir la capitale fourrageait violemment sous ma peau et l'envie de vivre était plus grande que la vie. Non, ce n'était pas un contrôle de routine qui allait gâcher ma joie d'arriver enfin en France!

Dans le hall de l'aéroport, un Maghrébin bardé de balais m'orienta dans le labyrinthe des couloirs et des portes. Pour aller à Paris, c'était kif-kif bourricot bézef : l'Opéra, les Invalides, Denfert-Rochereau, Champs-Élysées, l'embarras du choix quoi. La deuxième fausse note m'attendait dans la navette lorsque le chauffeur me fit payer le ticket vingt fois plus cher que son homologue à Damas. Voyant tous les points d'exclamation et d'interrogation s'affoler sur mon visage, il me fit comprendre avec très peu de délicatesse et encore moins de courtoisie, deux grandes qualités de la culture française, que Paris n'était pas Ouagadougou, Ouarzazate ou Islamabad. Dans mon intérêt, je devais bien graver ça dans ma tête et tirer une croix sur le tiers-monde. Il ne pouvait pas parler davantage : le trafic s'avérait très dense et il avait d'autres chats à fouetter. Il me déposa au pied de la tour Montparnasse, cinquante-quatre étages de lumière s'élançant à la conquête du ciel parisien.

Loin des grands boulevards, dans un hôtel dépourvu d'étoile, les traits maghrébins du veilleur de nuit s'éclairèrent en voyant la calligraphie arabe de mon passeport. Voyant en moi un descendant de la glorieuse dynastie omeyyade, c'est dans leur langue qu'il me souhaita la bienvenue sur le sol des infidèles. Nostalgique de l'âge d'or d'une civilisation à tout jamais révolue, il évoqua la perte inégalable de Séville, Cordoue et Grenade et dans la foulée, il m'attribua la chambre la moins chère : quarante-sept francs la nuitée. Afin de dissiper ma stupéfaction, le fennec du désert m'expliqua que j'avais intérêt à cesser de convertir systématiquement les francs français en dirhams ou en dinars. C'était le conseil qu'il donnait d'ailleurs à tous les compatriotes pour leur éviter de faire une crise cardiaque ou de se retrouver à l'asile des fous. Originaire de la Tunisie d'Habib Bourguiba, il savait de

quoi il causait car au bled, quarante-sept francs représentaient en effet une somme très conséquente. Mais à Paris, et surtout aux pieds de la tour Montparnasse, c'était un petit régime de dattes, une poignée de cacahuètes, c'était walou! Une fois le choc absorbé, je lui montrai l'enveloppe sur laquelle il put lire le nom et l'adresse de la personne chez qui je me rendais, à Villeneuve-Saint-Georges. De toute évidence, Abouna veillait sur moi et supervisait mon atterrissage car les traits du Tunisien s'illuminèrent de nouveau. Tout sourire, il me dit qu'il finissait son service à huit heures du matin et qu'il me déposerait à la gare de Lyon.

Je passai ma première nuit en France à l'hôtel, dans une chambre au sous-sol. Le lit, la salle de bains, les toilettes, tout était d'une propreté clinique. Les mouches qu'on trouve dans les moindres recoins du Proche-Orient n'y avaient pas leur place. La troisième fausse note m'y attendait : les belles Parisiennes ne faisaient pas la queue devant la porte pour m'entourer de leurs bras de soie et de parfum, mais il n'y avait pas le feu à la caserne des pompiers! Disposant de l'éternité devant moi, j'allais croquer la vie telle une grosse pomme juteuse servie sur un plateau d'argent, mais à présent, il me fallait entraver le cheval de l'excitation et dormir quelques heures.

Le lendemain, au volant de sa 2 CV, le veilleur de nuit devint étudiant à la faculté de droit. Il me conseilla de laisser ma valise à la consigne de la gare car l'Europe changeait drôlement les gens et l'on ne savait jamais sur qui on allait tomber! Lorsque mon train de banlieue s'immobilisa sur le quai et qu'il ouvrit ses portes, le futur avocat me secoua énergiquement la main. Il me souhaita bon vent comme si j'appareillais sur un navire pour la reconquête de l'Andalousie. Le train s'ébranla et prit de

l'élan, déchirant brutalement la robe noire du tunnel. Dans ma ville assoupie depuis sa naissance au pied de l'Anti-Taurus, je n'avais vu en tout que deux ou trois mûriers poussiéreux et d'un seul coup, je découvrais, bouche bée, des quartiers boisés enfouis sous la verdure. Le paysage qui se déroulait devant mes yeux ressemblait beaucoup au paradis décrit par le Coran et qu'on disait réservé aux croyants de la foi musulmane. Je me dis que dans la vie terrestre et passagère, le bon Dieu gâtait bien les Européens en général et les Français en particulier ! Il se rachetait et leur accordait un climat doux qui n'avait rien à voir avec celui de ma Mésopotamie plate et aride, transformée par le soleil en un véritable enfer.

Dans les villes kurdes, on se méfiait des gendarmes et des policiers arabes comme de la peste. Arrivé à destination, je voulus me prouver que le Proche-Orient et ses dictatures faisaient partie de la période antédiluvienne. Je demandai délibérément mon chemin à un policier en uniforme avec un revolver à la ceinture. Ce dernier m'adressa un salut officiel comme si j'étais son supérieur hiérarchique et se pencha sur l'enveloppe que je lui présentais. Il consentit même à m'accompagner sur une vingtaine de mètres et pointa de son index la rue Jules Guesde où je me rendais. En me gratifiant d'un autre salut, plus officieux et agrémenté d'un léger sourire, il sembla me demander pardon pour l'attitude de son collègue à l'aéroport et son zèle de chien fouineur. Avec ses yeux d'un bleu délavé et ses fines moustaches couleur de miel, il n'avait rien d'un gendarme ni d'un policier mais tout d'un gardien de la paix et de la courtoisie.

Dans l'entrée de l'immeuble, le nom « Ramadan » était enfoui sous une forêt de noms tous plus français les uns que les autres. Tous les personnages de Balzac s'y étaient donné rendez-vous pour me mettre en garde

quant à la complexité de la nature humaine. J'appuyai sur la sonnette et aussitôt une voix autoritaire résonna dans l'entrée. Dans mon excitation, je n'avais pas bien compris si elle posait la question en français ou en kurde car, en kurde, pour demander « qu'est-ce? », on dit : « qui est? ». J'approchai ma bouche de l'interphone que je découvrais pour la première fois et j'y hurlai, en kurde, mon nom et celui du neveu expéditeur de la lettre de recommandation. Une minute après, Mahmoud dévala les marches quatre à quatre avec sa grosse boule de boucles châtain clair qui entourait un visage aux traits émaciés et volontaires. Voyant bien que j'avais la tête d'un blédard, il me demanda de l'appeler Kâwâ, du nom du forgeron légendaire qui avait libéré les peuples ariens en mettant fin au règne de Zahhâk, une créature du démon, et il me précéda vers l'escalier. Au pays, les prénoms kurdes étant interdits par l'administration, nous nous appelions tous Mohammed, Mahmoud, Ali, Hassan, Moustafa, Mouloud. Et puisque Allah avait quatre-vingt-dix-neuf qualificatifs, il y avait des Abdoul par paquets.

Au deuxième étage, dans son grand appartement, Kâwâ brûlait d'envie de voir cette lettre qui lui prouverait que je venais bel et bien de la part de sa famille. Il se jeta sur les deux feuillets rapidement griffonnés par son neveu comme un affamé sur un plat de blé concassé servi avec de bons morceaux de viande de mouton bien gras. L'expéditeur faisait l'éloge de notre amitié assez forte pour durer une éternité et demandait à son oncle installé en France depuis deux ans d'accomplir son devoir sacré et de me faciliter la tâche car je devais aller à la rencontre de mon fabuleux destin. Avec un goût prononcé pour la rhétorique arabe, il disait que je serais connu dans les six coins de l'hexagone et qu'une fois au faite de la gloire, je retournerais au pays afin d'éclairer de mes lumières les

générations futures de notre chère patrie. Il n'avait pas osé écrire le mot « Kurdistan » car, à l'aéroport de Damas, la lettre pouvait tomber entre les mains des policiers et nous causer des problèmes dont personne n'avait besoin.

Kâwâ en voulait à son neveu de n'avoir rien dit de la famille et d'avoir la tête dans les nuages. Ensuite, il voulut savoir si j'avais vu ses parents de mes propres yeux, si j'avais vraiment été reçu chez eux. Mes cours de l'histoire de l'art me revinrent en mémoire et je lui décrivis le tableau de la famille comme une scène de l'école hollandaise. Assise dans la cour sur un tas de sable, la mère pleurait le fils absent de toutes les larmes de son corps. Comme toutes les femmes kurdes, elle s'épongeait les yeux, se pinçait le bout du nez avec les pans de ses manches et de temps en temps, elle se martelait la poitrine comme si elle venait d'enterrer un enfant. Quant au père, il était là aussi, sur son tapis de prière, tel un vieil homme dessiné par Rembrandt. Si tout le monde disait que la terre des Francs était celle de toutes les pertitions, le mollah à l'esprit large n'avait prononcé aucun verset coranique pour implorer la protection d'Allah tout-puissant. L'Europe était également le fief de tous les savoirs terrestres et pratiques et il nous faisait confiance. Puis, sans doute pour taquiner sa femme et la distraire un peu de son affliction, il nous demanda de revenir plus tard au pays avec une belle Franque blonde et aux yeux bleus pour lui. Il était musulman et Allah l'autorisait à avoir jusqu'à quatre épouses, alors pourquoi s'en priver ?

Le portrait de la maisonnée correspondant à celui que Kâwâ promenait en lui depuis son départ de Mésopotamie, il hocha affirmativement sa masse capillaire et déclara que les nouvelles du bled méritaient un bon déjeuner. Il jeta alors trois tranches de bœuf dans

une poêle et vida une boîte de petits pois dans une casserole. Il servit le tout avec une baguette et une bouteille de Coca-Cola. Cette boisson était interdite en Syrie vu que le fabricant soutenait ouvertement l'État d'Israël et qu'il fallait donc le boycotter. Je mourais de faim car le petit-déjeuner n'était pas compris dans le prix de la nuitée. Je voulais attaquer l'autre tranche et me servir encore de petits pois, mais Kâwâ ne m'y invita pas. Ses deux années passées en France l'avaient déjà marqué de leur sceau et il ne savait plus se comporter comme au pays. Alors je passai la paume de ma main sur mon estomac pour montrer qu'il était sur le point d'exploser, mais je ne rotai pas car je savais que c'était très mal vu. Kâwâ avait bien un réfrigérateur, mais il jeta la viande et le reste des petits pois dans la poubelle! Je me dis qu'en France, on ne gardait donc rien, on ne réchauffait pas les restes. Après le verre de thé obligatoire, je téléphonai à Roland Guérin.

J'étais en deuxième année à la faculté de lettres d'Alep lorsque je fis la connaissance de Roland Guérin devant la bibliothèque nationale au centre-ville. Il avait des cheveux blancs et courts comme ceux d'un militaire de carrière, un appareil photo autour du cou et un plan de la ville à la main tel un touriste. Il pouvait passer pour un ingénieur soviétique travaillant dans les gisements de pétrole de ma région ou à la construction du barrage sur l'Euphrate, mais il était Français de souche et vivait dans la région parisienne. En m'écoutant m'étendre sur mes études et ma passion pour la France et la langue française, il prit l'air d'un instituteur très paternel devant le premier exposé oral du cancre de la classe et sourit, sans doute à cause de mon accent arabo-kurde et de mes phrases un peu maladroitement. Il s'étonna de voir le tome de

Lagarde et Michard consacré aux auteurs du xvii^e siècle, *Les Pensées* de Pascal ainsi qu'une plaquette sur l'art roman, en un lieu si typiquement oriental. Autour de nous grouillaient des vendeurs à la criée, des cireurs de chaussures et des Alepines drapées de noir et semblables à des sacs de charbon ambulants. M. Guérin s'apprêtait à se rendre dans l'ancien bazar couvert, en bas de la citadelle des Ayyoubides. Avant de rentrer en France, il voulait acheter des cadeaux pour sa fille et sa femme. Ne pouvant tout de même pas revenir les mains vides d'une ville si ancienne comme Alep, il me proposa de l'accompagner.

Particulièrement roublards, les Alepins du bazar sont capables de vendre du sable aux chameliers touareg qui, de la naissance à la mort, ne connaissent que les dunes du Sahara. Ils ont l'habitude de rouler dans la farine les pauvres touristes ne sachant pas marchander. L'islam leur interdit d'arnaquer qui que ce soit et pourtant, ils le font copieusement du matin au soir car le mensonge coule dans leurs veines en même temps que le sang de leurs ancêtres. M. Guérin paya ainsi une fortune pour un vieux tapis et un bracelet en argent comme ceux que portent les bédouines autour des bras ou des chevilles. Il se laissa docilement plumer par les bandits du grand bazar tout en continuant à me sourire de son air d'instigateur doux et paternel. Il me remercia d'avoir essayé de le défendre, mais il était très satisfait de son tapis élimé et de son bracelet rudimentaire qu'aucune fille de la ville n'aurait porté de honte d'être la risée de ses copines. Le spectacle de la vieille ville l'étourdissait et la perte de quelques billets de banque n'allait pas gâcher sa joie. On se promena ensuite dans les ruelles abritant les différents corps de métier et selon lui, l'histoire ancienne jaillissait de partout autour de nous. Il s'arrêtait

longuement devant les portes qui avaient protégé jadis la ville des assauts des envahisseurs et s'émerveillait devant le moindre clou rouillé comme un enfant devant son premier jouet électrique. Selon lui, il n'y avait aucun doute : on était au cœur de cet Orient merveilleux avec ses senteurs et ses couleurs si pittoresques et si chères aux voyageurs d'autrefois.

De retour à la place où nous nous étions rencontrés, M. Guérin me tendit un billet de cent livres syriennes. Lorsqu'il voyageait en Afrique du Nord, des jeunes de mon âge lui proposaient souvent leurs services comme guides et lui réclamaient de l'argent en échange. À ses yeux, j'étais étudiant et la somme qu'il m'avancait m'aiderait à arrondir une fin de mois difficile. Mais il ne savait rien de mes origines kurdes ni de la fierté qui m'animait ! Si je l'avais guidé dans la vieille ville, c'était uniquement par amour de son pays et non pas pour son argent ! Afin de le lui prouver, je l'invitai dans un café, histoire de prolonger encore le plaisir de l'entendre s'exprimer en une langue qui me fascinait par ses innombrables règles et ses exceptions. M. Guérin se rendit compte de sa gaffe et il me demanda de l'appeler par son prénom, Roland. Gêné, il accepta mon invitation, mais il tenait à payer, c'était la moindre des choses, voyons ! C'est vrai, en Orient, on ne sait pas sur qui on tombe, un mendiant ou un prince, et il me récita, en français, un des *Quatrains* d'Omar Khayyâm. Au café, il s'apprêta à commander du whisky, du cognac, des glaces, des sorbets, des petits-fours, mais je l'arrêtai net. On était à Alep, pas aux Champs-Élysées : on ne pouvait consommer que du thé ou du café. Roland voulut tout savoir sur mes projets dans l'avenir proche et lointain et je parlai alors d'Abouna. Ce prêtre catholique de mon école primaire était persuadé que la langue française était faite pour embrasser mes ambitions et que

je brillerais de mille éclats sous le ciel de France et plus précisément dans la cour de la Sorbonne. Roland sourit encore comme au début de notre rencontre. Il se déclara de l'avis du père syriaque, mais il me fallait obtenir ma licence alors que je n'en étais qu'à la première année. Il promit de revenir à Alep avec sa femme Simone et sa fille Brigitte afin qu'elles me rencontrent. Il était sûr que ses deux « petites femmes » s'étonneraient de ma fascination pour leur pays que je ne connaissais qu'à travers des livres. Nous nous quittâmes après avoir bu du thé à nous en faire éclater la vessie.

À propos des livres, deux mois après le départ de Roland, un employé à l'université me tendit un numéro de téléphone. Je devais appeler un Alépin qui venait de rentrer de France et qui avait un carton pour moi de la part d'un ami. Dans un quartier chic de la ville, un homme me reçut dans un palais digne des contes des *Mille et une nuits*. Il m'invita à m'enfoncer dans un canapé moelleux tandis qu'un ballet de jeunes et belles domestiques nous servaient du café et un assortiment de pâtisseries orientales et occidentales. Il m'annonça que Roland envoyait ses amitiés au futur Eugène de Rastignac et un carton contenant l'intégralité de *La Comédie humaine*. Il s'excusait de ne pas pouvoir venir me voir et pourtant, ce n'était pas l'envie qui leur en manquait, à lui et à ses deux petites femmes. Il m'invitait à m'abîmer dans la lecture de ces livres car c'était le meilleur moyen de connaître la France, si j'avais toujours l'intention d'y venir un jour relever mon défi. L'Alépin baissa le ton comme s'il allait me révéler l'un des secrets les mieux gardés de la planète et me chuchota que l'expéditeur des livres était un ingénieur très important et que j'avais de la chance de tomber sur quelqu'un de sa qualité. Il avait peut-être raison, et pourtant ce descendant des croisés était bien

naïf! Il s'était fait plumer sans aucune résistance par les marchands du grand bazar et s'était émerveillé devant les portes vermoulues de la vieille ville comme un bon musulman devant les fastes du paradis promis!

Le cœur battant, je téléphonai donc à Roland Guérin. Au Proche et au Moyen-Orient, on prétend qu'avec les Français, et les touristes en général, on n'est sûr de rien. Quand ils voyagent aux quatre coins du monde avec leur sac à dos et leurs cheveux au vent, ils se montrent très engagés dans la lutte pour les droits de l'homme. Ils prennent systématiquement le parti des minorités, comme nous les Kurdes, contre les dictatures et tous les régimes pourris. Mais une fois de retour chez eux, happés par leur travail et les exigences d'une société cultivant l'individualisme et l'égoïsme, ils oublient toutes leurs promesses et se défont de leurs idéaux comme d'une vieille chemise. Ils redeviennent de purs produits d'un monde occidental basé essentiellement sur la consommation et l'appât de l'argent. Ce fut Simone qui décrocha et dès qu'elle m'entendit prononcer mon nom, elle affirma ne pas en croire ses oreilles. « Ça alors! Toi, en France! Enfin à Villeneuve-Saint-Georges! Ça alors! » Elle se lança ensuite dans un chapelet d'excuses car elle avait tellement voulu venir me voir à Alep, avec Brigitte et Roland, mais les choses ne s'étaient pas déroulées comme elle le voulait. Elle était contente que je ne dorme pas à l'hôtel, que je me trouve chez un ami de mon pays d'origine. Elle m'attendait le lendemain au déjeuner et elle me passa son mari afin qu'il note mon adresse et vienne me chercher et « Ça alors! Ça alors! »

Trois ans après notre rencontre à Bab-el-Faradj, la place de la Délivrance à Alep, Roland était là, avec ses cheveux blancs coupés très courts et son sourire paternel,

mais sans son appareil photo ni son plan. Il me tendit d'abord une main vigoureuse de fils de paysans, puis il me serra dans ses bras comme on le fait avec un fils qu'on revoit après une très longue absence. La Citroën roula dans des coins du paradis où la beauté, l'harmonie et le bien-être se faisaient des confidences et tutoyaient la perfection. Les deux femmes laissées à la maison rongeaient leur frein. Elles voulaient savoir à quoi ressemblait un Kurde natif de la Mésopotamie mythique et si j'étais moi aussi un taureau ailé muni d'une tête humaine et d'une longue barbe tressée, à l'image des statues qui ornaient autrefois les palais des Assyriens et qu'on trouve à présent au musée du Louvre. Simone me fit la bise, quatre fois car c'était la mode à Paris, et m'interdit de la vouvoyer ou de l'appeler « Madame ». Croyant me libérer de mon angoisse, elle me posa une drôle de question : « Tu sais pourquoi les poules en Mésopotamie ne pondent pas d'œufs ? » Interloqué, je cherchai vainement la réponse à cette question tout à fait inattendue et donnai ma langue au chat. Simone s'esclaffa comme une petite fille : « Parce qu'entre le tigre et l'œuf rate. » Brigitte me prévint, en me tutoyant, de ne pas trop écouter sa mère si je voulais vivre en paix en France. Elle avait des yeux pétillants, les lèvres bien charnues, un visage rond et très agréable. Ses jambes prises dans un jean bien moulant étaient aussi jolies à regarder, mais cela ne se fait pas. On ne va pas chez un ami pour se délecter des formes de sa fille, c'est impardonnable et je détournai tout de suite mon visage.

Simone me fit visiter la maison où chaque chose était à sa place. Dans la salle à manger, je vis pour la première fois de mon existence une table aussi somptueusement dressée : je me trouvais devant un nombre impressionnant de verres, de fourchettes, de couteaux de tailles et de formes différentes, sans savoir à quoi tout cela pouvait

servir. Lisant l'angoisse sur mon visage comme les gros titres à la une d'un journal, Simone me rassura. Elle allait m'enseigner l'art de se tenir à table, une véritable institution en France – ainsi que la gastronomie, mais chaque chose en son temps! Elle avait évité le porc car elle avait entendu dire que les musulmans et les juifs n'en mangeaient pas, mais quel dommage, ils ne savaient pas ce qu'ils manquaient! Roland demanda à sa femme de cesser de me parler comme si j'étais un attardé ou un enfant à son premier jour d'école. Je venais de faire de brillantes études et je m'apprêtais à l'assaut de la forteresse de la Sorbonne! J'avais certes mon accent, et des phrases qui n'avaient pas encore acquis l'aisance nécessaire, mais dans quelques petites années, je n'aurais rien à envier à Balzac ou à Victor Hugo! Décidément, il n'avait pas oublié notre conversation à Alep ni pourquoi il m'avait envoyé l'intégrale de *La Comédie humaine*. Il proposa de prendre l'apéritif dehors, dans des chaises longues à l'ombre des parasols. Le ciel du début septembre était pur et le soleil qui faisait vibrer l'air de Ris-Orangis exhaussait le parfum du gazon fraîchement tondu. Simone servit une demi-douzaine de plats que je découvrais pour la première fois. Elle alterna des vins rouges, blancs et rosés car chaque plat se mariait avec une appellation contrôlée qu'il ne fallait en aucun cas confondre avec une autre. Le déjeuner se prolongea des heures entières; jusqu'à s'approcher du dîner. On devait ici apprécier les plaisirs de la table que le bon Dieu met à notre disposition. Au pays, il n'y avait ni entrées ni dessert et les hommes mangeaient vite car le même plat allait se trouver ensuite devant les femmes et les enfants qui attendaient comme des louves et des louveteaux affamés. Les jours où nous étions entre nous, sans invités, il fallait se battre pour obtenir un gros morceau de fromage ou une aubergine

farcié. Pour manger, chacun disposait d'une cuillère et on piochait tous dans le même grand récipient posé à même le sol. Une seule tasse en cuivre étamé flottait dans un seau rempli de l'eau du puits en même temps qu'un morceau de glace pendant les chauds mois d'été. Et puis, il fallait manger et débarrasser vite, ce n'était pas bien vu de traîner à table et d'apprécier la bonne chère. Ma grand-mère le répétait, car nous les enfants, nous avons tendance à oublier que l'essentiel, c'était d'avoir quelque chose dans le ventre et de ne pas mourir de faim. Il était très mauvais d'habituer son estomac aux plaisirs du repas.

Les Guérin avaient de toute évidence une autre conception de la nourriture terrestre. Après le plateau de fromages, les tartes et les sorbets, Roland proposa un vieux cognac avec une boîte de cigares, de vrais havanes, précisa-t-il. Je devais ne pas avaler la fumée et me contenter de l'envoyer au-dessus de ma tête ou même de faire des ronds si le cœur m'en disait. À la fin de ce repas pantagruélique, Simone poussa un cri comme si elle tombait dans les pommes. Arborant un air catastrophé, elle déclama d'un ton emphatique que malgré le respect qu'elle avait pour ma famille, toute mon éducation était à refaire. Elle ne pouvait concevoir que « le beau jeune homme » que j'étais ne sache danser ni le tango, ni la valse, ni la rumba, le rock, le twist ou la samba. C'était inimaginable! Et ce n'était pas tout : je n'avais jamais goûté au plaisir de passer un après-midi entier à jouer au bridge, à la belote, au tarot, au Scrabble. C'était incroyable! Enfin, je n'avais pas mon permis de conduire et c'est très handicapant de ne pouvoir se rendre en voiture aux bals ou aux soirées qui ont toutes les chances de s'achever au petit matin. Ça alors! Mais d'où est-ce que je sortais, et surtout comment allais-je vivre en France, étant si peu préparé? Me laisser tel que

la Mésopotamie m'avait façonné relevait de la non-assistance à personne en danger. N'étant pas du genre à verser dans la sinistrose, elle allait s'occuper de moi et ajouter à mon carquois vide toutes les flèches qui y manquaient. Son mari gagnait très bien sa vie et elle disposait de tout son temps pour faire de moi un vrai titi parisien. Brigitte lui demanda de ne pas m'empoisonner l'existence dès mon deuxième jour en France. Roland souriait aux anges qui mêlaient leur essence aux volutes bleuâtres de son cigare au-dessus de sa tête.

À mon retour chez lui, Kâwâ avait tout réfléchi et me donna raison de vouloir sacrifier Bordeaux sur l'autel de la Sorbonne. Des blédards tout juste débarqués à Paris qui se faisaient tout de suite inviter par des Français de souche, cela ne courait pas les rues ! La communauté kurde de la capitale, se composant d'à peine une vingtaine de membres venus des quatre coins du Kurdistan, pourrait désormais me compter parmi les siens. En Europe, il y avait des possibilités de faire entendre notre voix de peuple opprimé et privé de ses droits les plus élémentaires, on pourrait faire bouger les choses en notre faveur. En me fixant à Paris, je ferais d'une pierre deux coups : d'abord militer pour la cause nationale et poursuivre mes études à la Sorbonne si cela me chantait. À propos du logement, le problème ne se posait pas. Bahram, un Kurde iranien, cherchait un compatriote comme colocataire afin de partager le loyer de son studio. Kâwâ déballa alors ses connaissances de cette partie du monde. Selon lui, les rares livres d'histoire traitant de l'origine des Kurdes nous plaçaient avec nos ancêtres les Mèdes de l'Antiquité dans cette partie du monde, au nord-ouest du côté du lac d'Ouroumieh. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les Kurdes d'Iran avaient vécu une

expérience historique unique. Les forces alliées soviétiques, américaines et anglaises étaient entrées en Iran en août 1941 et avaient favorisé la naissance de la première république kurde en janvier 1946. Qazi Mohamad, chef du Parti Démocratique du Kurdistan, avait été proclamé à l'unanimité président de la République du Kurdistan et la ville de Mahabad en était devenue la capitale. Le rêve concrétisé bénéficiait d'un drapeau et surtout d'un hymne national qu'il commença à fredonner :

Ô Ennemi, le peuple parlant le kurde existe toujours,
Que personne ne dise que les Kurdes sont morts,
Les Kurdes vivent et notre drapeau ne tombera
jamais.

Le traité de Téhéran prévoyait le départ des forces étrangères à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Lorsque les Russes se retirèrent des régions kurdes, l'armée impériale entra à Mahabad. Elle arrêta les membres du gouvernement et pendit le président sur la place de Tchar Tchira, étouffant au berceau un très beau rêve.

En France depuis un an, Bahram n'avait toujours pas installé le téléphone chez lui et personne ne savait où il habitait. En attendant de le coincer le samedi ou le dimanche à l'Amicale des étudiants kurdes à Barbès, Kâwâ me suggéra de m'appeler Momo tout court. Mohamed faisait trop arabe et avec tous les Maghrébins installés en France, les Mohamed et les Mustapha couraient dangereusement les rues des cités mal famées. Au pays, on donnait, par tradition et superstition, le nom du prophète de l'islam au premier garçon né et mes parents n'avaient pas dérogé à la règle. La mortalité infantile étant très forte, on espérait s'attirer la bénédiction divine. Le Tout-Puissant n'allait tout de même pas